

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 2, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 „
TROIS MOIS 3 „

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Monaco, le 6 Août 1863.

Nous parlions dans notre dernier numéro de la promenade qui va de la Colla sur les rochers du Cap d'Aiglio ; et nous essayions de faire comprendre à nos lecteurs ce qu'elle offre de beau et d'agréable. Nous sommes loin sans doute d'avoir réussi à peindre fidèlement ce que l'on y rencontre. Ce que nous avons raconté pourrait suffire néanmoins à donner une idée assez exacte de la disposition et de l'agrément du site. Mais comment ne rien dire des bords du lac bleu « que l'on aperçoit à travers le feuillage des arbres » et du fond sur lequel ses eaux s'étendent,

C'est par une pente douce que l'on arrive à l'endroit où l'eau s'arrête et où le rivage commence. Cet endroit n'est point taillé en berge élevée du haut de laquelle l'œil plonge ; c'est une plaine presque à niveau de la mer sur laquelle l'œil glisse en gagnant le lointain. Pourtant, à quelque distance de la mer, du côté de la terre, s'élèvent isolément quelques blocs de rochers de forme conique. Ces rochers, creux en dedans, forment une espèce de grotte, dont l'intérieur a un aspect sombre qui n'a rien de désagréable. Avant que l'établissement des bains fût bâti, ces grottes, malgré leur peu d'étendue, servaient de cabanon aux gens qui venaient prendre les bains de mer.

Le fond, sur lequel ce petit coin de mer s'étend, se compose d'un plateau de roches blanches, unies comme un parquet. Il est à l'abri de tous les vents, A quelque heure que ce soit du jour, on peut s'y risquer sans avoir rien à redouter. La mer agitée, quand il fait du vent, dans les endroits voisins, qui eux aussi se dessinent en anse, est toujours calme dans ce petit coin. Le danger n'y menaçait jamais personne. Aussi bien des gens viennent-ils encore se baigner dans ce lieu plein de calme et d'isolement, malgré la beauté incomparable du port de Monaco en face duquel s'élève le gracieux établissement, que l'on a bâti naguère, et dans lequel on a réuni tout le luxe et tout le

superflu qu'il est possible d'exiger. Mais si l'on ne trouve point dans ces grottes et sur ce fond de roches blanches les agréments et le confortable, que l'établissement des bains offre avec tant d'abondance, on y rencontre une perspective dont nous ne voudrions pas nous charger de donner une description. Nous échouerions dans cette tâche. Il y a des beautés qu'il faut voir et qu'il ne faut point tenter de décrire sous peine de se faire taxer d'impuissance. On dira peut-être : ces beautés sont toujours des effets de montagnes et des effets de mer. C'est vrai. Mais les montagnes et la mer ont des aspects qui varient à l'infini. Et parmi ces aspects, il s'en trouve souvent, à Monaco surtout, comme dans ses environs, dont l'œil le plus habile ne peut saisir et retenir les beautés, et que la plume ne saura jamais rendre. Un peintre arriverait peut-être à donner avec ses pinceaux une faible idée du merveilleux ensemble qui s'étale au regard avec tant de majesté ; mais nous ne sommes pas peintre.

A. CHAMRON.

Les chaleurs ont disparu.

La température est descendue à ce degré d'uniformité, qui fait que, à partir du mois de septembre, on hésite à appeler de leur nom véritable les saisons d'automne et d'hiver, tant l'une et l'autre ressemblent au printemps. Le ciel s'est dépouillé de la teinte bleu pâle qui rappelle quelquefois, au mois d'août, les contrées de l'Orient. Il a revêtu cette couleur d'azur foncé dont jouissent les zones toujours douces et toujours tempérées.

Ce que l'on désigne, par une antithèse des plus ingénieusement mensongères, sous le nom de Saison d'hiver, vient de commencer. Les plaisirs de tout genre vont renaître. Soirées, bals, concerts, tout ce qui donne à la Saison d'hiver cette physionomie pleine de charme, si propre à attirer les étrangers et à les retenir au milieu de nous, prendra, cette année, les formes les plus séduisantes. Le Casino, dont les vastes salons sont décorés avec tant de goût et de magnificence, se dispose à recevoir les hôtes nombreux qui, tous les ans, viennent rendre visite à Monaco, de façon à ne pas leur laisser le moindre regret au souvenir des stations d'été. A la douceur du climat, au bonheur que l'on ressent tou-

jours de vivre dans un lieu, où l'on n'a jamais à se tenir en garde contre les variations capricieuses de l'atmosphère, s'ajouteront comme par le passé, les distractions émouvantes que l'on trouve à Spa, à Bade, à Ems et à Hombourg. Les riches pourront y prendre la fortune corps à corps et lutter avec elle. Ceux qui sont timides ou moins riches auront toujours l'occasion d'épier le moment, où elle se dispose à devenir inconstante, à trahir l'affection de son maître et à dispenser ses faveurs à son détriment.

M^{lle} Patti, dont nous avons occasion de parler plusieurs fois dans ce numéro, doit venir passer quelques jours au milieu de nous. Après avoir parcouru, sur un chemin jonché de fleurs, de guinées et de florins, l'Angleterre et l'Allemagne, cette charmante artiste veut bien nous consacrer quelques instants des derniers loisirs qui lui restent. La présence à Monaco de M^{lle} Patti, dont la réputation a déjà fait plusieurs fois le tour du monde, sera une fête dont se souviendra longtemps cette foule élégante qui vit à nos portes, soit du côté de Nice, soit du côté de Menton et sur les frontières de l'Italie. En appelant M^{lle} Patti à Monaco, la direction du Cercle, donne à ses hôtes un gage nouveau du soin qu'il prend de leur être agréable, et de l'empressement qu'il apportera toujours à tenir cet établissement à la hauteur des cercles les plus anciens et les plus réputés.

REVUE PARISIENNE

A cette époque de l'année, la chronique est toujours pauvre en nouvelles, parce qu'elle est plutôt extérieure et lointaine qu'intérieure. Que nous présente-t-elle ? Les vacances, la vie des eaux, la chasse.

Les vacances ? Elles se traduisent de nos jours, par un seul mot : Partir ! Et nous pouvons rire aujourd'hui des bottes de sept lieues qui ont effrayé notre première enfance. Quiconque n'a pas en un mois parcouru toute une contrée a perdu son temps, Visiter Pompéi, Athènes, l'Orient, l'isthme de Suez ; la belle affaire ! Ne touchons-nous pas au moment où l'on pourra faire le tour du monde en trois mois ?

La vie des eaux ? Je n'ai pas le don d'ubiquité, et je ne puis passer en revue tous nos établissements thermaux. Toutefois, avec le va-et-vient de chaque jour, tout se sait aujourd'hui, et je dois constater, comme un fait intéressant, que jamais à

aucune époque, on n'avait vu autant de monde condamné à l'eau. Vichy, Plombières, les Eaux-Bonnes regorgent de baigneurs; on couche dans les greniers, et, à voir la prospérité sans exemple de ces villes, on ne peut nier que les eaux ne fassent beaucoup de bien... à ceux qui les vendent !

La chasse ? Cette année va inaugurer une ère nouvelle. La chasse est divisée en trois zones. C'est la mort du braconnage organisé. Cet arrêté fera date, et il n'y aurait que justice à rapporter, en grande partie, à M. A. Toussenel, le mérite de cette mesure. M. A. Toussenel, qui vient de publier *Tristia*, est le Buffon spirituel de notre époque. Il s'est approprié en maître le règne animal, et, avec une verve inépuisable et charmante, il sait, en étudiant les animaux déraisonnables, faire sévèrement la leçon aux animaux raisonnables. C'est un des écrivains originaux de notre époque.

Puisque me voilà lancé dans le monde de l'utile et du réel, je dois, à propos de la moisson qui finit, et de la vendange qui commence, vous dire deux mots des deux bases essentielles de la vie : le pain et le vin.

Vous savez que l'Empereur a tenu à connaître par lui-même le procédé de M. Daniel Hooibrenk qui arrive, en promenant un cable garni d'éfilés légèrement enduits de miel sur les épis d'un champ de blé en fleur, à répartir d'une manière plus abondante le pollen sur tous les épis. Les résultats obtenus sont réellement merveilleux.

Il est question de conseiller l'application générale du système dans tous les comices agricoles.

Un agronome distingué me disait que ce procédé, ajouté au drainage, à la mécanique agricole, aux méthodes perfectionnées, donnerait à la France une récolte double. La moisson moyenne étant de cent millions d'hectolitres de blé, c'est donc deux cents millions qu'on pourrait récolter. Belle perspective !

Peut-on en douter quand on voit des départements rapporter 7 et 8 hectolitres de blé par hectare, quand les départements du Nord et de la Seine rapportent 23 et 25 hectolitres ?

Nottez qu'à tous ces bienfaits il y a des chercheurs qui persistent à vouloir ajouter des procédés de panification mieux entendus. Malheureusement il faut reconnaître que cette question du pétrin est toujours inutilement reprise, et presque tous ceux qui ont voulu l'entreprendre y sont restés.

Quant au vin, je ne veux soumettre ici qu'une observation. Le *sucrage* des vins est aujourd'hui tellement connu, tellement répandu, tellement pratiqué, que les vins de cru disparaissent pour faire place à un vin nouveau qui est universellement le même, et que les propriétaires vinicoles appellent vin ordinaire. Jamais nom de baptême ne fut plus justement trouvé.

Le *sucrage* donne assurément la quantité : mais la qualité ?

Le *sucrage* me rappelle un curieux procès intenté autrefois à une grosse maison en vins et eaux-de-vie.

C'était M. Thénard, le célèbre chimiste, qui avait été chargé de l'expertise. Le rapport du savant était catégorique. Le liquide saisi n'était pas du vin. Toute la cave du négociant était perdue.

Dans le cours des débats, M. Thénard soutint ses conclusions.

— Mais enfin, dit le fabricant, je défie le porteur de dire ce qui manque à mon vin, pour qu'il ne soit pas du vin.

— Il y manque de l'acide tartrique, répondit M. Thénard,

Le négociant s'inclina en souriant. Evidemment la leçon donnée par le savant chimiste ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd, et ses produits, dans la suite, ne manquèrent pas d'acide tartrique.

Le *sucrage*, pour son compte, n'a peut-être pas dénaturé le vin. Mais hélas ! à l'exemple du procès que je rappelle, il a contribué à nous donner les vins de la science. Mais adieu les vins de la nature !

J'ai formulé encore, il y a huit jours, un autre acte d'accusation, en vous entretenant de la grandeur et de la décadence de l'Opéra. On dirait que l'Opéra relève le gant qu'on lui jette de tous côtés, et il vient de donner à grand bruit les débuts de la Tiekjens. J'ai assisté hier à la première représentation de la célèbre cantatrice, avec le désir sincère de saluer la grande voix que l'Opéra cherche et attend depuis dix ans, et je suis sorti en me demandant si l'étoile annoncée n'était pas encore une étoile filante.

La pièce des débuts était les *Huguenots*, une pièce de résistance. La musique de Meyerbeer avait été choisie, probablement en vue de faire d'un coup une double conquête, celle du public, et celle du grand maestro, qu'on disait arrivé avec l'*Africaine*.

Vous voyez que la mise en scène ne manquait pas de solennité. On comptait sur une grande victoire, et l'on n'a obtenu qu'un succès d'estime.

La Tiekjens possède une voix limpide, éclatante dans les notes supérieures. Cette sonorité se maintient encore, tant bien que mal, dans le médium ; mais dans les notes basses, la voix devient sourde et sans accent. Ce n'est donc pas un clavier parfait. Il manque des cordes à la lyre.

L'accueil fait par le public à la cantatrice a été des plus convenables. Elle a été rappelée après le deuxième acte. Mais, à la fin de la représentation, le rappel n'a pas été renouvelé, grave indice qui montre clairement que le public, l'Opéra et l'*Africaine*, attendent toujours... leur merle blanc.

Dans un temps où il est question de tous côtés, en haut, en bas, partout, d'enseignement professionnel, dans un moment surtout où des accidents bien douloureux viennent attrister les imaginations, j'ai pu constater un fait caractéristique. Dernièrement, dans un concours de chauffeurs qui a eu lieu à Amiens, on a reconnu que, sur 32 chauffeurs, 7 savaient lire et écrire, 6 pouvaient à peine épeler et 19 étaient d'une ignorance complète. *Et nunc erudimini !*

Pour terminer, un mot d'un académicien qui possède, à lui seul, autant de causticité que toute l'Académie. On se plaignait devant lui de la stérilité de notre temps. Voyez, disait-on, pas une œuvre remarquable, pas une création, pas un livre ! Nous n'avons plus que des recherches, des études, des dissertations à perte de vue sur toutes les questions. — Hélas ! répondit l'académicien misanthrope, la France a tiré son feu d'artifice ; il ne nous reste plus qu'à ramasser les baguettes.

NOUVELLES LOCALES

Le nombre des Etrangers arrivés à Monaco, du 1^{er} au 31 Août 1863, est de 1739.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Un magnifique banquet réunissait, il y a quelques jours, au chalet du parc de la Tête-d'Or, à Lyon, les membres du conseil-général, à l'occasion de la clôture de la session. M. Devienne, premier président de la cour impériale de Paris, a ouvert la réunion par un chaleureux plaidoyer en faveur de la tolérance politique ; dans un discours plein de tact et de mesure, l'orateur s'est attaché à faire sentir la nécessité d'une conciliation entre les partis au nom de l'intérêt général, et il a su

aborder les questions les plus délicates avec un sentiment des convenances et un bonheur d'expression qui ont désarmé tous les susceptibilités et conquis tous les suffrages. Les auditeurs étaient encore sous le charme de cette parole élégante, lorsqu'une scène aussi touchante qu'imprévue est venue concourir à l'œuvre de M. Devienne, en ralliant tous les cœurs et toutes les sympathies à une cause qui a le privilège de réunir les opinions les plus contraires, la cause de l'humanité.

M^{lle} Grand, la fille du propriétaire du chalet, se présente au milieu de l'honorable assemblée avec un petit être blanc et rose entre les bras ; on s'empresse autour de la charmante petite créature, on demande son histoire : elle était aussi simple que touchante. Le pauvre enfant avait été trouvé la veille au bord du lac, paisiblement endormi ; il avait été abandonné par sa mère... Cette infortune excite la compassion générale, une douce pitié s'empare de tous les cœurs. M. Arlès-Dufour, obéissant à une généreuse pensée, prend soudain la parole et demande que le pauvre déshérité soit adopté par le conseil-général et qu'une quête soit faite en sa faveur.

Cette proposition, que chacun voudrait avoir faite, est adoptée à l'unanimité. Un plateau d'argent circule autour de la table du festin et se couvre bientôt de pièces d'or et d'argent ; l'orphelin trouve du même coup un tuteur collectif que lui envieraient les héritiers les plus riches, et le noyau d'une fortune à venir, la somme de 500 et quelques francs. Les membres du conseil-général s'empressent à l'envi de goûter les premières jouissances de l'adoption, chacun veut embrasser les joues vermeilles de l'intéressant petit pupille, et on se préoccupe ensuite de lui donner un nom. Par une attention pleine de délicatesse pour M. Grand, le propriétaire du chalet à qui revient la première part de cette bonne action, l'enfant trouvé reçoit le nom de Grand, et en souvenir de son puissant tuteur, le nom du Conseil complète ses titres de famille. Puissent les destinées futures de Grand-Conseil répondre à l'éclat de son début dans la vie !

— On lit dans le *Nouveliste* de Marseille :

De violents orages ont éclaté ces jours derniers, sur plusieurs villes du midi, Lyon, Montpellier, Béziers, Pézénas, Aramon, ont tour à tour éprouvé des pluies torrentielles mêlées de grêle et de vent qui ont fait dans les campagnes des ravages d'une certaine importance. Notre ville a eu aussi hier au soir son contingent de pluies ; une forte averse mêlée d'éclairs et de tonnerres a transformé en un instant nos rues en larges ruisseaux, mais la pluie a été de courte durée et nous jouissons aujourd'hui d'un ciel sans nuages. En général, à part quelques localités où la grêle a exercé quelques ravages, les pluies ont fait le plus grand bien à la terre.

Nous empruntons à la *Revue des Eaux*, en lui laissant bien entendu la responsabilité de la forme, le passage suivant d'une lettre qu'on lui adresse des bords du Rhin :

Hombourg. — On m'y signale un concert splendide qui vient d'être donné au profit des hospices avec le concours de Servais, de Vieuxtemps et de Jaëll. Grand succès, naturellement, auquel pour la partie vocale, M^{lle} Wernilhe et M. Nicolo ont pris leur modeste part. Grand souper chez Chevet, offert aux artistes après le concert par l'administration du kursaal : c'était justice.

Mais ce qui vient à Hombourg pour vendredi prochain, c'est M^{lle} Adelina Patti ; elle chantera deux morceaux qui lui seront payés 1,500 florins (3,210 fr.). Pourquoi pas ? Ce n'est point trop cher, si l'on veut bien se souvenir que la ville de Francfort a donné 10,000 fr. à M^{lle} Patti pour venir sur son théâtre chanter quelques heures devant trente-sept personnes : il est vrai que ces trente-sept personnes étaient les trente-sept princes de la Confédération germanique.

Correspondance particulière du *Journal de Monaco*.

Paris 3 septembre 1863

Il n'est question dans Paris que de M^{lle} Tiekjens (prononcez comme vous voudrez). Qu'est-ce que M^{lle} Tiekjens ? Une étoile ; il n'y a pas d'autre mot :

c'était l'étoile de la saison qui vient de se terminer à Londres, ce sera l'étoile de la saison qui s'inaugure chez nous.

Elle a débuté hier soir à l'Opéra. Pendant ce temps, le boulevard était en ébullition. Comment chante-t-elle ? Quel est son jeu ? Ces questions se croisaient. J'aurais voulu aller l'entendre, mais tout Paris avait eu la même idée en même temps que moi, et comme l'Opéra ne peut pas contenir tout Paris, moi et un million et demi d'autres, nous restâmes à la porte.

La Tiekjens a chanté pour la première fois à Francfort. Elle n'avait alors que dix-sept ans. Plus tard, à Vienne, commença sa réputation. Mais c'est à Londres qu'elle devint étoile, de simple cantatrice qu'elle était. Elle y jouait récemment le rôle de Marguerite, dans *Faust*, et produisait, dit-on, de grands effets dans la partie dramatique de son rôle. Les dilettante anglais la comparent à Giulia Grisi.

Elle a choisi pour ses débuts de l'opéra le rôle de Valentine, dans les *Huguenots*. C'est par ce même rôle qu'elle avait autrefois débuté dans l'art dramatique sur la scène de Francfort.

A la Comédie-Française on a donné, samedi dernier, *Eugénie*, un drame de Beaumarchais qui n'avait pas été joué depuis tantôt vingt-sept ans. *Eugénie* est loin d'avoir la réputation du *Barbier de Séville*, du *Mariage de Figaro* et de *la Mère coupable*. Ce n'est cependant pas une œuvre sans mérite, il s'en faut de beaucoup, et cette pièce, assez oubliée aujourd'hui, a exercé une influence qui, pour être inavouée, n'en est pas moins réelle. Ce n'est pas un paradoxe de dire que presque tout le drame moderne se rattache à *Eugénie*. Malgré l'accueil peu favorable fait à sa pièce, l'auteur avait la conscience de sa valeur et sentait qu'elle contenait en germe toute une révolution théâtrale. Il l'avait écrite à travers sa vie agitée pour servir de preuve à une théorie sur le genre dramatique et sérieux que *le Père de famille*, de Diderot, lui fit revoir et compléter, et qui figure en tête d'*Eugénie* comme un autre préface de *Cromwell* contenant le manifeste de la nouvelle école.

L'Odéon rouvrira le premier septembre par une pièce nouvelle intitulée : *Les ouvriers de qualité*. Je ne connais pas le nom de l'auteur, mais je me défie du titre. La féerie de *Peau-d'Ane*, grâce à la magnificence des décors, continue son succès à la Gaieté et fait monter les recettes. On dit que *l'aquarium* a réussi à rendre jaloux le jardin d'acclimatation.

On vient de faire une importante découverte qui intéresse vivement l'histoire de l'art.

Il y a quelques mois, l'Etat avait chargé M. Arsène Houssaye de diriger à Amboise des fouilles ayant pour but de retrouver le tombeau de Léonard de Vinci, dont on ignorait absolument l'emplacement. Enfin, samedi dernier, les recherches ont été couronnées d'un plein succès. On a apporté à M. A. Houssaye une sorte de caisse trouvée dans une vieille église d'Amboise et renfermant un cercueil. L'inscription dont est revêtu ce cercueil ne laisse aucun doute, paraît-il, sur l'authenticité des restes qu'il contient. Ainsi se trouvent réfutées les suppositions qui faisaient mourir Léonard de Vinci ailleurs qu'à Amboise.

On annonce, mais je vous donne le fait comme un simple bruit, dont il m'a été impossible de vérifier la réalité, que parmi les personnes graciées par l'empereur, à l'occasion du 15 août, on trouverait M. Didier, député au corps législatif, et ne se trou-

verait pas M. Calzado, ancien directeur du Théâtre-Italien.

La troisième livraison de la *Grève de Samarez*, ce singulier poème philosophique, de Pierre Leroux, vient de paraître. Je ne sais pas de lecture plus attrayante. De chapitre en chapitre on suit, on va, entraîné ou arrêté aux mille caprices de cette imagination douce et malicieuse, qui met tout ses soins à cacher de grosses vérités sous les fleurs accumulées du détail. Dans cette livraison, il est question de quelques proscrits morts et beaucoup de notre grand poète Victor Hugo.

A Aix-les-Bains, viennent d'avoir lieu, selon le programme suivant, des courses pour l'amélioration de la race asine. M^{me} Urbain Rattazzi est l'auteur de cette fête sans précédent dans les annales de la race aux longues oreilles. Tout, du reste s'est passé, d'après l'*Europe*, à laquelle j'emprunte ces détails, dans le plus grand ordre, en présence de plus de 3,000 personnes ; il y avait, comme pour les courses de chevaux, des tribunes réservées, des commissaires des courses, *gentlemen riders*, enceinte du pesage, etc., etc. L'idée était incontestablement originale, et M^{re} Aliboron a dû se trouver flatté de ce qu'au moins une fois dans sa vie on l'ait traité comme l'égal du cheval !

COMMENT LES FEMMES NE SE MARIENT PAS.

La société élégante de Philadelphie s'occupe beaucoup d'une aventure dont le héros est le fils d'un riche banquier de cette ville. Il était fiancé à une jeune fille de la haute société, et tout faisait croire à un avenir de lunes de miel perpétuelles pour les futurs époux. Lorsqu'arriva, — c'était le mois dernier, — l'époque du mariage, le jeune homme envoya à sa belle la corbeille de rigueur, où se remarquait, entre autres futilités, une parure en diamants valant quelque cent mille francs. Désirant jouir de la surprise et de la joie de sa fiancée, il suivit son cadeau de près, et ne trouvant personne au salon, il s'y cacha derrière un rideau.

Quelques instants après, une bande de jeunes filles faisaient irruption dans la chambre et commençaient à babiller avec cette continuité qui leur est chère. L'une d'elles disait :

— Vites-vous jamais une corbeille plus magnifique ? Que Louisa sera heureuse ! elle aura un véritable gentleman pour mari.

— Elle devrait, en effet, se croire heureuse, répartit une autre ; mais savez-vous ce qu'elle vient de me dire ?

— Quoi donc ?

— Qu'elle préférerait avoir la corbeille sans la personne qui l'a donnée. Et si vous ne me croyez pas, la voilà qui entre ; interrogez-la. Louisa, ne m'avez-vous pas dit que vous préféreriez avoir la corbeille sans M...

— Certainement que je l'ai dit, répliqua la tendre fiancée ; mais c'est entre nous, bien entendu.

Ici, le jeune homme jugea nécessaire de faire son apparition.

— Je vous suis bien obligé, mademoiselle, dit-il à la jeune fille ; mais vous n'aurez ni l'un ni l'autre.

Et ce disant, il reprit la corbeille et sortit froidement du salon ; confusion des coupables, tableau.

M^{me} PATTI A FRANCFORT.

Les administrateurs du talent de M^{me} Patti ne s'arrêteront pas non plus.

Ainsi parle Thecel :
Ah ! les habiles gens ! Comme ils entendent le

boniment ! et la banque ! et la bourde ! Et — pourquoi ne pas dire le mot, M. Littré l'a admis — la blague !

Avez-vous lu, je vous prie, sur la *diva* certain petit article qui, par suite d'un hasard tout à fait heureux, se trouve reproduit dans les colonnes des journaux parisiens les plus accrédités ? Je veux que nous le lisions ensemble. Je l'emprunte au *Journal des Débats* :

» Voici quelques détails sur la représentation de gala donnée à Francfort devant l'Empereur d'Autriche et tous les princes allemands réunis, avec le concours de M^{me} Adelina Patti :

» Le Sénat de la ville de Francfort, aux frais duquel cette représentation avait lieu, n'avait admis dans la salle aucune personne non invitée par lui. *Il Barbier di Siviglia* avait été choisi pour la solennité. M^{me} Adelina Patti s'y est montrée admirable, et bien que, suivant l'étiquette, tout signe d'approbation fut interdit, la salle entière n'a cessé d'applaudir de la manière la plus bruyante. L'empereur d'Autriche lui-même était le premier à donner le signal des bravos, et c'est sur la demande de S. M. I. que la valse de la *Gioja insolita* de Strakosch, intercalée par M^{me} Patti dans la leçon du chant, a dû être répétée. Quel que fût le prix exorbitant offert pour les billets d'entrée, le public a été rigoureusement exclu de la salle ; on cite en cette occurrence un Anglais qui, ayant vu refuser l'offre de 100 liv. st. qu'il faisait pour une stalle, a corrompu à prix d'or un choriste pour le remplacer sur la scène. C'est grâce à l'intervention officieuse de M^{me} Patti que le choriste infidèle n'a pas été renvoyé.

» A l'occasion du congrès des princes, M^{me} Patti donnera à Francfort une série de six représentations, au prix de 10,000 francs *chaque*. »

Je n'ai pas besoin de faire observer à mon lecteur toutes les grâces de ce petit morceau. Je note, en passant, « représentation de gala » expression qui sent d'une lieue son écrivain spécialiste ; je remarque avec plaisir que la représentation étant donnée aux frais du Sénat de la ville de Francfort, aucune personne « non invitée » n'avait été admise dans cette salle où l'on ne payait pas ; je me complais dans cette pensée que « bien que tout signe d'approbation fût interdit, l'empereur d'Autriche lui-même était le premier à donner le signal des bravos. » Arrêtons-nous ici, je vous prie ! Aimez-vous ce *lui-même* ? Moi, je l'admire ! J'admire l'empereur d'Autriche qui est venu là pour ce que vous savez, ou plutôt pour ce que vous ne savez pas, mais qui n'est pas venu certainement pour le roi de Prusse, et qui malgré la défense, inscrite, sans aucun doute, sur les murs de la salle : Défense de déposer ici aucun applaudissement, etc., etc., s'est révolté comme un simple prolétaire et a donné, le premier, le signal des bravos. J'admire cet Empereur qui, après avoir lutté avec lui-même, j'aime à le croire ; après s'être dit que la police de Francfort le blâmera, ne put se contenir et éclata en bravos ! Pourquoi ? Parcequ'il a entendu la valse de M. Strakosch ! et qu'elle lui a causé une *gioja insolita* ! Aussi il la redemande ! Et M^{me} Patti la redit... Est-ce beau ? Comme cela rappelle les fameux chevaux de M^{me} Patti dételés à Vienne (je crois) après une autre soirée de gala ! Et que dire de l'Anglais ? La fête, sans lui, n'eût pas été complète, et, pour ma part, je l'attendais ! Il est venu, et il a offert cent livres sterling pour une carte d'entrée. A qui a-t-il offert cela ? Au Sénat de Francfort, assurément, puisque c'est le Sénat qui est l'amphytrion. Mais le Sénat refuse les présents d'Artaxerce ! Alors l'Anglais, va droit à l'entrée des artistes, il corrompt le concierge. — Ah ! je le recon-

nais-là ! — Il monte sur le théâtre. Là, il corrompt un choriste (ces Anglais ne respectent rien !), il lui emprunte sa perruque, sa barbe, son casque et il entre en scène ! Là, il est découvert. Que va-t-on faire de lui, grands dieux ? Le fusiller ?... Probablement. Et du choriste ?... Le chasser ! Mais M^{lle} Patti intervient officieusement, dit l'article, et non officiellement), l'Anglais est sauvé ! Le choriste aussi ! — N. B. Une correspondance diplomatique affirme que cet Anglais, qui n'aime pas la musique, était là pour étudier les physionomies des princes allemands. Mais l'article ne peut pas supposer, lui, qu'on soit à Francfort, en ce moment, et qu'on s'y déguise, pour voir autre chose que M^{lle} Patti. Et ce même article conclut par ces trois lignes :

« A l'occasion du congrès des princes, M^{lle} Patti donnera à Francfort une série de six représentations, au prix de 10,000 fr. chaque. »

Ici, qu'il me soit permis de signaler une spirituelle perfidie du *Journal des Débats*. Il a inséré l'article ; mais, contrairement à ses habitudes, il ne l'a pas corrigé. Ledit article se terminait par un solécisme, et le *Journal des Débats* — qui est si bien écrit — l'a respecté. Le solécisme a été, pour lui, le mot de la fin, le trait, la signature ! Ah ! ce *Journal des Débats*, perfide comme un Anglais !

Il vient de paraître chez Michel Levy frères, un roman de M. Auguste Maquet, intitulé : *La Rose Blanche*, qui prendra, croyons-nous, une place distinguée parmi les productions si justement populaires de cet ingénieux écrivain. C'est une lecture des plus attachantes, un de ces merveilleux contes que l'auteur de *la belle Gabrielle* et de *la Maison du Baigneur* excelle à broder sur un canevas historique. M. Maquet a rarement mieux appliqué que dans *la Rose Blanche* les qualités de son talent dramatique et les ressources de sa féconde imagination.

M. Saint-René Taillandier, a recueilli de très curieuses *Lettres inédites de Sismondi à la comtesse d'Albany*, qu'il vient de publier à la librairie de Michel Levy frères. Cette correspondance, à laquelle sont jointes d'autres lettres également inédites de M. de Bonstetten, de M^{me} de Staël et de M^{me} de Souza, s'ouvre en 1807 et ne se termine qu'en 1823. On comprend à quel point les confidences intimes du grand écrivain libéral sur les événements qui ont marqué cette période de dix-sept années, doivent intéresser l'histoire littéraire et l'histoire politique de notre temps.

Le *Théâtre d'Alexandre Dumas*, qui comprend de si brillants succès dramatiques, n'avait pas encore été publié au complet dans un format de bibliothèque ; les éditeurs Michel Lévy frères viennent d'en entreprendre une édition dont le tome 1^{er} est en vente. Nous n'avons pas besoin de dire l'intérêt qu'offre cette publication : on sait quel talent merveilleux, quelles puissantes facultés Alexandre Dumas a déployés dans ses œuvres dramatiques, et quelle influence cet esprit si bien doué a, pendant un quart de siècle, exercé sur la scène française.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

AVIS.

PURGE D'YPOTHÈQUES LÉGALES.

Par acte du 12 août 1863, Otto notaire à Monaco, M. Jacques Marie Michelin, propriétaire, demeurant et domicilié à Paris, a acquis, sous la réserve de command, au prix de 15,000 fr. de MM. Ernest Lestibouois, propriétaire, demeurant et domicilié à Paris, et Victorin Briguiboul, négociant, demeurant et domicilié à Barcelonne (Espagne) une pièce de terre complantée en oliviers, située à Monaco, quartier de la Costa ou soit Spélugues.

A l'effet du dit acte ont fait élection de domicile à Monaco :

M. Michelin, chez M. Henri de Payan, défenseur, MM. Lestibouois et Briguiboul chez M. Adolphe Rouderon, capitaine de port.

Par autre acte du même jour, Otto notaire à Monaco, déclaration de command a été faite par M. Michelin au profit de M^{me} Virginie Barry, veuve Griois, demeurant et domiciliée à Paris.

L'un et l'autre ayant fait dans le dit acte élection de domicile à Monaco chez M^e Otto notaire-défenseur.

Le 29 courant dépôt a été fait au greffe du Tribunal Supérieur de la Principauté de l'expédition des deux actes ci-dessus qui ont été transcrits au bureau de la conservation des hypothèques.

Avis est donné aux personnes ayant le droit de prendre sur l'immeuble vendu des inscriptions à raison d'hypothèques légales qu'elles devront requérir cette inscription dans le délai d'un mois, et, qu'à défaut elles seront déchues de leurs droits sur le dit immeuble.

Monaco, 5 septembre 1863.

HONORÉ OTTO, défenseur.

Bulletin Météorologique du 30 Août au 6 Septembre 1863.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉ- RIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
30 août	24	25	26	beau.	vent.
31	24	24	25	id.	nul.
1 ^{er} 7bre	23	23	25	id.	id.
2	22	24	25	orage.	vent.
3	23	24	24 5/10	pluie.	id.
4	22	25	24	variable	id.
5	22 5/10	24	24	beau.	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

du 6 Septembre à 8 heures du soir, dans la Salle de Bal, SOUS LA DIRECTION DE M. EUSÈBE LUCAS.

<i>Le Caïd</i> , ouverture	A. THOMAS
Chœur d' <i>Ernani</i>	VERDI
Air de <i>la Juive</i> , exécutée sur le bugle par M. Rœdel	HALÉVY
Grande valse,	LUMBYE
<i>La Cenerentola</i> , ouverture	ROSSINI
Fantaisie sur <i>Macbeth</i> , exécutée sur la clarinette par M. Maron	CARULLI
<i>Armen Ball</i> , polka,	STRAUSS (de Vienne)
Quadrille	

BAINS DE MER DE MONACO. — NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT
BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS
SERVICE HYDROTHERAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR: Le matin, sur la plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES. — PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir. — Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures. De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.
A Monaco, place du Palais.

LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. — Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 heures du matin et à 6 heures 1/2 du soir.
DE MONACO, à 5 heures et à 10 heures 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir. Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSÉE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.

OMNIBUS

FAISANT LE SERVICE ENTRE

MONACO ET MENTON.

Bureau: { à Monaco, rue de Lorraine.
à Menton, hôtel des Quatre Nations.

Départ de Monaco à 8 h. — Départ de Menton, à 11 h.